

Malheur ! bientôt après, quand des terres nouvelles
Colomb reconnaissait les bords,
Sous l'effort réuni des puissances rebelles
Ces champs regorgeaient de trésors !

III.

Ecoutez ! ils ont dit : " le règne millénaire
" Commence pour l'humanité :
" Le Christ a fait son temps ! " La foule mercenaire
Veut une autre divinité !
La foi des jours anciens et les vieilles doctrines,
La douce charité, l'amour
Couvrent le sol glacé de leurs tristes ruines
Et cherchent un autre séjour !
Serpent mal écrasé, l'ardente convoitise
Contre Dieu se redresse encor ;
Et le monde hébété, comme au temps de Moïse,
Se prosterne aux pieds du veau d'or !

" Hâtez-vous ! le temps fuit : couronnez-vous de roses...
" La mort est là qui vous attend !...
" Avec ces amas d'or achetez toutes choses,
" Même l'honneur qu'on aime tant !
" La vie est un fruit mur suspendu sur vos têtes,
" Qui se perd au bord du chemin :
" Cueillez-le sans retard pour en orner vos fêtes,
" Car il n'a pas de lendemain ! "

Ainsi demandaient-ils, dans leur affreux délire,
A l'or toutes ses voluptés !
Ainsi violaient-ils toute loi qui respire
Les immuables vérités !
Et quand, le sein meurtri, la terre, leur victime,
Eut épuisé l'or de son flanc,
Ils allèrent bientôt en emprunter au crime,
Ils en firent avec du sang !
Et les justes disaient : " le Seigneur abandonne
" Le monde à l'empire du mal...
" Que ne l'écrase-t-il ainsi que Babylone,
" Aux pieds de son impur Baal ! "

Du déluge oublié la mer envahissante
Appelait déjà le retour ;...
Grondant sur l'univers, la foudre menaçante
S'allumait pour le dernier jour !
Mais où le Saguenay, courbant sa tête altière,
Vient saluer un humble autel,
Echo d'un amour pur, un chant, une prière
Monta vers le trône éternel.

IV.

" Longtemps, pareil au lynx à l'œil faux et perfide,
" Le mal, à notre insu, nous imposa ses lois :
" Prions ! prions ! enfants des bois,
" Prions ! laissons le mal aux cruels Iroquois :
" Le soleil des chrétiens nous éclaire et nous guide !

" Il donne leur arôme aux fleurs ;
" Il enseigne au castor à bâtir ses cabanes ;
" Sa parole a séché nos pleurs ;
" Sa main verse la paix autour de nos savanes.

" Plus suave qu'un soir d'été,
" A ses festins d'amour notre Dieu nous appelle !
" Pour nous, de nos maux attristé,
" Il vient chaque matin visiter sa chapelle !

" Oh ! Dieu, c'est toi qui nous soutiens
" Au fond de nos forêts, dans nos chasses lointaines ;
" Qui fais tomber dans nos liens
" Et les oiseaux de l'air et le gibier des plaines.

" Toi seul, tu calmes la douleur
" Quand la dent de la faim ronge notre poitrine !
" Souffrir ! c'est encor le bonheur !
" N'es-tu pas mort pour nous, là-bas, sur la colline !

" Tes prêtres nous ont enseigné
" A craindre des méchants la présence funeste ;
" Mais pour eux ton cœur a saigné !
" Pour nous tous, ô Jésus, que ton pardon nous reste !

" Pareils à la taupe sans yeux,
" Ils errent dans la nuit au fond de leur ornière :
" Par pitié, fais briller pour eux
" Le plus petit rayon de ta grande lumière !

" Dieu, descends sur nos coteaux !
" Viens dans ta magnificence !
" Pour t'adorer en silence,
" Les tribus, dans leurs bateaux,
" Ont franchi l'espace immense :
" Dieu, descends sur nos coteaux !

" Oui, nos vierges les plus belles,
" Dans leurs plus riants atours,
" Front t'offrir tous les jours
" Les roses les plus nouvelles :
" Dieu, gouris à leurs discours !
" Viens pour nous comme pour elles !

" Dieu, descends sur nos coteaux !
" Viens dans ta magnificence !
" Pour t'adorer en silence,
" Les tribus, dans leurs bateaux,
" Ont franchi l'espace immense :
" Dieu, descends sur nos coteaux ! "

Plus doux que la chanson des lointaines cascades,
Qui grandit, murmure et s'enfuit,
Résonnaient les accents des naïves peuplades,
Montant sur l'aile de la nuit...
Ils s'élevaient encor : la mer impétueuse,
Aplanissant son large dos,
Vint mêler sur la plage à leur note pieuse
Le chant moins grave de ses flots ;...
Ils atteignaient le ciel : la foudre vengeresse
Laisa son glaive inachevé ;
On entendit dans l'air un hymne d'allégresse :
Le monde était perdu ; le monde fut sauvé !

V.

Ces jours sont déjà loin dans la brume des âges
Où chantaient et priaient les peuplades sauvages
Dans l'anse au sable d'or !...
Leur trace a disparu des longtemps de ces rives ;
Mais on ouït, le soir, leurs voix lentes, plaintives,
Qui s'éveillent encor.

Elles semblent pleurer le destin de leur race
Qui recule sans bruit, s'amoindrit et s'efface
Pour nous céder le pas,
Semblable à ses forêts, naguère si voisines,
Dont le feu dévorant a rongé les racines,
Qui ne renaîtront pas.

Phare du voyageur, seule au bord de la dune,
Leur chapelle a bravé la ruine commune
Et triomphé du temps !
Comme pour annoncer que l'église de Pierre
Jusques au dernier jour bénira de la terre
Les derniers habitants !

VI.

Ainsi, sans épuiser ma douce fantaisie,
Et confiant tout bas à l'ange poésiste
Mon rêve nouveau-né,
Je dirigeais mes pas vers la blanche chapelle,
Déchiffrant ces leçons, comme l'enfant épelle,
Son livre enluminé.

La lune, se jouant sous la voûte muette,
A travers les vitraux, de maigre silhouette
Diaprait le vieux mur...
Pareilles aux tableaux des lanternes magiques,
Je voyais s'animer ces pâles mosaïques,
Du fond d'un angle obscur.

J'y regardais passer ces formes indécises,
Fantômes des vieux temps, ombres dans l'ombre assises,
Sylphes de l'avenir.
Regrets des jours perdus, vain espoir, vœux stériles,
Plaisirs dont nous bergons dans nos âmes fragiles
Le vague souvenir.

Et quand, brisant enfin toute vaine barrière,
Calmé et resaisissant le fil de la prière
Dans un suprême appel,
J'invoquais le pardon de mon délire étrange,
Je vis s'agenouiller une figure d'ange
Aux marches de l'autel.